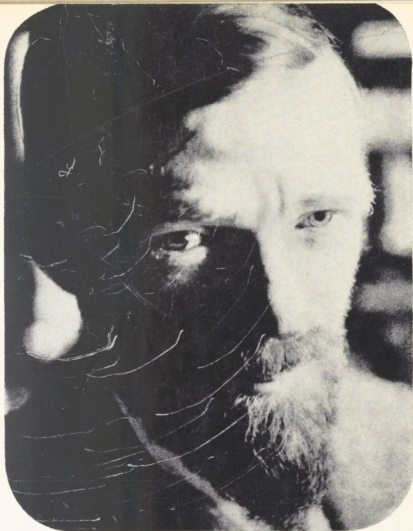


8A



**D.H. DANIEL  
GILLES  
LAWRENCE**  
**OU LE PURITAIN SCANDALEUX**

DU MÊME AUTEUR :

## TOLSTOÏ

« Une excellente biographie de Tolstoï, la meilleure peut-être que nous ayons en France. Toutes les déconcertantes contradictions, dont l'intelligence, le cœur et l'âme de Tolstoï étaient le théâtre, y sont mises en lumière avec une parfaite objectivité et on y apprend bien des détails de la vie intime et littéraire de ce géant des lettres qu'a été, que reste Tolstoï romancier. »

André BILLY

de l'Académie Goncourt

*Le Figaro.*

« L'auteur n'a rien épargné pour étendre sa documentation, laquelle est aujourd'hui l'une des plus complètes qu'on connaisse. Tolstoï ne fut-il pas un personnage extraordinaire? Sa vie ne fut-elle pas aussi étonnante que celle des héros les plus saisissants de la littérature romanesque? Voilà qui a sans doute tenté Daniel Gillès et il en a tiré la matière d'une œuvre exceptionnelle. »

Adrien JANS

*Le Soir de Bruxelles.*

« Le récit de la jeunesse de Tolstoï, auquel M. Daniel Gillès donne un développement mérité (parce que proportionné à la chronologie) offre bien des surprises au lecteur qui connaît surtout l'image du vieillard doctrinaire. »

Alain PALLANTE.

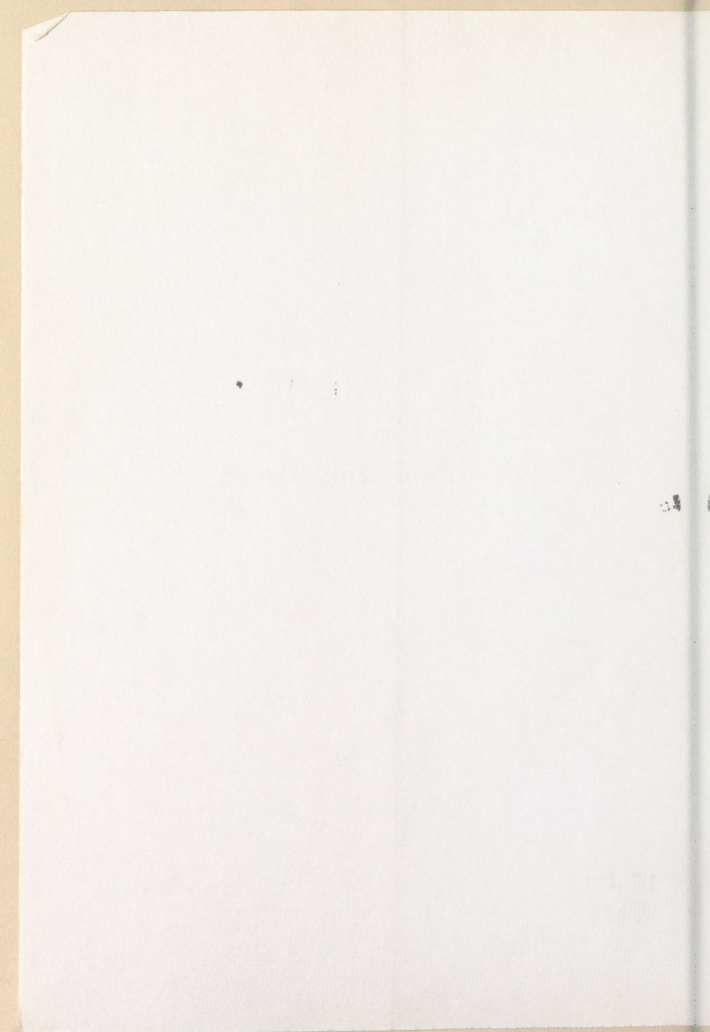
*France-Catholique.*

D. H. LAWRENCE

*le puritain scandaleux*

10° Nc

7110



DANIEL GILLÈS

D. H. LAWRENCE

CHÉZ LE MÊME ÉDITEUR

D. H. LAWRENCE

ou

*le puritain scandaleux*

1403

EN PRÉPARATION

LA SOCIÉTÉ ÉDITEUR

BENÉ JULLIARD

20 et 21, rue de Valenciennes

PARIS

16<sup>e</sup> N<sup>o</sup> x

7110

JL. 22 2 1954 2801

DU MÊME AUTEUR :

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

JETONS DE PRÉSENCE, roman.

LE COUPON 44, roman.

TOLSTOÏ, biographie.

LES BROUILLARDS DE BRUGES, roman.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

L'ÉTAT DE GRACE, roman.

LA TERMITIÈRE, roman.

MORT LA DOUCE, nouvelles.

VOUS ÊTES TOUS POÈTES, essai.

EN PRÉPARATION

LA ROUILLE, roman.

DANIEL GILLÈS

D. H. LAWRENCE

ou

*le puritain scandaleux*

« La seule chose pour laquelle il  
vaut la peine de vivre, c'est la vie elle-  
même. »

D. H. LAWRENCE.

RENÉ JULLIARD  
30 et 34, rue de l'Université  
PARIS

DANIEL GILLÈS

D. H. LAWRENCE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET  
OUVRAGE SUR PUR FIL  
DU MARAIS VINGT EXEM-  
PLAIRES NUMÉROTÉS DE  
1 A 20, PLUS QUELQUES  
EXEMPLAIRES D'AUTEUR,  
LE TOUT CONSTITUANT  
L'ÉDITION ORIGINALE.



RENÉ JULLIARD

© 1964 by RENÉ JULLIARD.

*Printed in France*



Le premier volume, à la fin de ce volume, est  
à donner par son contenu, son caractère  
sont, cependant, les mêmes, et les  
autres par l'usage.

Les autres des volumes, dans le cas de l'usage  
de ces volumes, sont les mêmes, et les  
autres par l'usage.

*A ma femme.*

Les autres des volumes, dans le cas de l'usage  
de ces volumes, sont les mêmes, et les  
autres par l'usage.

*Le lecteur trouvera, à la fin de ce volume, une liste d'ouvrages qui, sans constituer une bibliographie complète, comprend néanmoins les principales sources consultées par l'auteur.*

*Les numéros des références, dans le corps de l'ouvrage, renvoient aux volumes précédés des mêmes numéros dans l'index bibliographique.*

*L'auteur tient à exprimer ses remerciements à Mme M. Church, MM. W. Bynner, H. T. Moore, L. Polinger et aux Éditions Ferrar, Heinemann, Knopf, Methuen, Twayne et University Press of Wisconsin, qui, par leur gracieuse obligeance, lui ont permis de grouper les photographies illustrant cet ouvrage.*

CRAPINS PREMIER

ENFANT DE GINEUN

(1888-1901)

PREMIÈRE PARTIE

## ÉCOLES ANGLAISES

En 1888, année de la naissance de Lénine, il y eut des élections générales en Angleterre. Le Parlement avait été reformé l'année précédente, et ce n'est qu'à peine que quatre millions d'habitants furent capables de voter. Cette fois-ci, au contraire, les fils de la classe moyenne, les fils de la classe ouvrière et les ouvriers agricoles, ont voté en nombre, tout ce qui



## CHAPITRE PREMIER

### ENFANT DE MINEUR

(1885-1901)

*« Je suis né dans la classe ouvrière et j'ai été élevé dans son sein. Mon père était un mineur, et rien qu'un mineur, et il n'y a rien d'élogieux à dire à son sujet. Il n'était même pas respectable, car il se saoulait assez fréquemment, n'approchait jamais d'une chapelle, et était d'habitude plutôt grossier avec ses petits chefs directs à la mine... »*

*« Ma mère était supérieure, je crois. Elle venait de la ville et appartenait à la petite bourgeoisie. Elle parlait le King's English sans accent... Mais elle était une femme d'ouvrier, et rien de plus, avec son petit bonnet noir râpé, et son fin visage clair, « différent ». Elle était fort respectée, alors que mon père ne l'était pas du tout. Sa nature était vive et sensible, et peut-être vraiment supérieure. Mais elle appartenait à la classe inférieure, à la classe réellement inférieure des ouvriers... »*

D. H. LAWRENCE,  
*Assorted Articles.*

En 1885, année de la naissance de Lawrence, il y eut des élections générales en Angleterre. La loi électorale avait été réformée l'année précédente, et pour la première fois quatre millions d'électeurs purent exprimer leur avis; cette fois n'avaient plus été écartés des urnes que « les gens de maison, les fils de famille, les locataires de garnis et les ouvriers agricoles », soit un million huit cent mille

personnes. Pour la première fois aussi, onze travailleurs manuels — ils n'étaient que trois précédemment — allèrent siéger sur les bancs des Communes. Mais c'était encore un bien petit nombre, comparé aux effectifs massifs des libéraux de Gladstone et des conservateurs de Salisbury.

En réalité, quel que fût le parti au pouvoir, l'Angleterre vivait toujours sous le signe du libéralisme triomphant, de l'efficace mais implacable « Laissez faire, laissez passer », qui, en quelques décades, en avait fait la nation la plus puissante et la plus riche du monde. Ses deux cents métiers à tisser de 1830 étaient devenus deux cent quarante-cinq mille, mais des enfants de dix ans travaillaient dans les usines. Le pays, avec son extraction annuelle de deux cents millions de tonnes de charbon, était le premier producteur du globe, mais la semaine de travail des mineurs était de soixante-douze heures.

Si les premières organisations ouvrières, les *Trade-Unions*, étaient nées quelque trente ans auparavant, elles aussi étaient influencées par le radicalisme libéral ambiant. Elles croyaient aux lois scientifiques régissant le monde économique et se fiaient à celle de l'offre et de la demande pour fixer les salaires. Sans doctrine propre, sans tactique, elles se contentaient de combattre les abus les plus criants, et pour le reste, loin de revendiquer la nationalisation des terres, encourageaient la petite propriété terrienne, organisaient des coopératives, créaient des fédérations de football et de cricket et des cabinets de lecture pour ouvriers. Même la Société Fabienne, fondée en 1884 par les Webb, B. Shaw et Wells, ne s'engageait que timidement dans la voie du socialisme et rejetait le principe de la lutte des classes. Il faudra encore attendre sept ans avant de voir, avec la création de l'*Independant Labour Party* en 1892, les ouvriers anglais se convertir aux principes généraux du collectivisme et du marxisme. [117]

Cette Angleterre très industrialisée, et qui se prolétarisait à un rythme croissant, en réalité en était encore, paradoxalement, à l'ère de l'individu. Il ne venait à l'esprit d'aucun victorien, même non conformiste, de considérer la société comme une mosaïque de groupes se combattant et s'équilibrant les uns les autres ; pour lui, l'in-

dividu était le début et la fin de toute sociologie. Dans la société capitaliste, disait-on, chaque individu a sa chance ; à lui d'en profiter. Et de citer, à l'appui de ce dogme, l'aventure merveilleuse de tel ou tel petit va-nu-pieds, devenu, à force de volonté, millionnaire.

En réalité, quelle chance avait un enfant du peuple de sortir de sa condition ? Dans un monde régi d'une part par les lois de fer de l'argent, et de l'autre par des mœurs encore très patriarcales, il n'en avait guère, pour ne pas dire aucune, à moins d'être d'une exceptionnelle combativité. Mais si celle-ci suffisait pour se soustraire aux traditions qui voulaient que le père décidât de l'avenir de ses enfants, elle n'ouvrait pas pour autant les portes de l'université. Or, si l'instruction primaire venait, en 1870, d'être organisée par l'État, l'enseignement moyen et supérieur, toujours payant, demeurait l'apanage des classes riches. Certes, il y avait des *selfmade men*, mais on ne les trouvait que dans l'industrie et le commerce, c'est-à-dire là où l'habileté et la pugnacité suffisaient. Dans la littérature, par exemple, l'écrivain issu du peuple était une rarissime exception : pour tout le XIX<sup>e</sup> siècle anglais, il n'y eut guère que Charles Dickens.

Cependant, malgré cette sclérose sociale, le pays se métamorphosait à un rythme extraordinaire. Cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle voyait la disparition, dans les régions où elles avaient survécu, des mœurs et de l'économie de l'ère pré-industrielle. La décadence de l'agriculture, incapable de lutter contre les produits alimentaires importés massivement d'Amérique — c'était là la rançon du libéralisme — marquait la fin d'une certaine Angleterre rurale, incarnée par ses *landlords* et ses paysans. Alors que la population du pays avait plus que doublé depuis le début du siècle, les campagnes ne cessaient de se dépeupler au profit des villes industrielles. Celles-ci devenaient pléthoriques : Liverpool passait, de 1760 à 1891, de 10 000 à 477 000 habitants et Manchester, entre 1801 et 1891, de 93 000 à 505 000. A la fin du siècle, sept Anglais sur dix seront des citadins. [121]

Dans certaines régions, l'industrialisation s'était même infiltrée jusqu'au cœur des campagnes. C'était particuliè-

rement vrai pour les Midlands, pays d'origine de Lawrence. Dans cette contrée, les veines de charbon, à fleur de sol, abondaient, et on les exploitait depuis trois siècles, mais on le faisait de manière artisanale, comme on aurait fait de la tourbe, par exemple. En 1830 cependant, des compagnies minières s'étaient créées, des galeries avaient été creusées et des puits forés, et le travail s'était de plus en plus mécanisé. En 1832, les sociétés exploitantes avaient décidé la création d'une ligne de chemin de fer, une des premières — l'*Erewash Valley Railway* — en vue de faciliter l'écoulement du charbon. La région s'était alors rapidement transformée, et Eastwood, le village natal de Lawrence, qui ne comptait que 735 habitants au début du siècle, avait perdu son caractère rural, pour devenir, en 1885, un centre minier de près de quatre mille âmes.

\* \* \*

« Ces villages miniers, écrira Lawrence, au sujet de son village natal, auraient pu être semblables aux charmantes bourgades des collines italiennes, harmonieuses et fascinantes. » Bien situé, au sommet d'un coteau, dans un paysage très verdoyant, Eastwood aurait pu être, en effet, un charmant petit bourg, si la civilisation industrielle ne l'avait défiguré. La compagnie minière avait construit de hideux blocs d'habitation, des maisons de briques, vite noircies, toutes semblables, et qui donnaient au village un « aspect général de mesquinerie, de petitesse, d'insignifiance, de laideur insondable, combinées avec une sorte de respectabilité de bien-pensant ».

Un des derniers cris de colère de Lawrence, avant de mourir, sera pour dénoncer « le grand crime qu'avaient commis les classes riches et les promoteurs de l'industrie aux temps heureux de Victoria, en condamnant les ouvriers à la laideur, à la laideur, à la laideur ; médiocrité et milieu laid et sans forme, idéaux laids, religion laide, espoir laid, vilain amour, vêtements laids, mobilier laid, maisons laides... » [59]

Dans ces villages sans charme, la vie, en effet, était grise et monotone. Pour les mineurs, abrutis par le travail,



pas d'autres distractions que les tournées de bière dans les *pubs*, le braconnage et les promenades dans la campagne, le dimanche. Pour les jeunes, il y avait aussi les bals du samedi soir. C'est à un de ces bals populaires, à Nottingham, qu'un soir de 1874, le jeune mineur Arthur Lawrence, qui avait la réputation d'être le meilleur danseur du comté, rencontra Lydia Beardsall, une jeune fille mieux éduquée que lui. Mais, bien qu'ils fussent très différents l'un de l'autre — à moins que ce ne fût à cause de cela — ils se plurent beaucoup. « Elle était, pour le mineur, cette chose mystérieuse et fascinante, une lady », écrira Lawrence, et quant à elle, « elle n'avait jamais rencontré un homme comme lui », aussi boute-en-train, et dansant aussi bien. Quelques mois plus tard, la lady et le mineur se mariaient à Saint-Stephen, église paroissiale de Sneinton, à Nottingham. [71]

Arthur Lawrence était certes un bel homme, vigoureux, aux bras musclés, aux cheveux noirs et touffus et à la sombre barbe luxuriante, mais il était fort mal assorti à sa femme. Car si elle était assez cultivée et aspirait à s'élever, il était, lui, presque totalement inculte, et satisfait de l'être. Né en 1846, il appartenait à la dernière génération d'Anglais qui avaient « échappé », comme le dira avec envie son fils, à l'instruction obligatoire instaurée par l'État. Il n'avait donc jamais été soumis à la discipline de l'école primaire, et son instruction s'était bornée aux rudiments enseignés bénévolement par une de ces dames de l'époque victorienne qui voulaient « faire quelque chose pour le peuple ». A dix ans, il était descendu dans la mine, et c'est à peine si, dans la suite, il savait encore signer son nom et lire, en les suivant du doigt, quelques lignes dans les journaux. Il ne parlait que le patois. Gai, insouciant, sûr de sa force, il vivait d'une vie toute physique.

A la mine, il était considéré comme un bon ouvrier, mais une forte tête, et il y avait donc peu d'avenir. A l'époque de son mariage, il était *butty* — sorte de chef d'une équipe de trois ou quatre mineurs — et il n'ira jamais plus loin ; il critiquait trop ouvertement ses supérieurs. Ce n'était pas, cependant, qu'il fit de l'agitation politique ; il se bornait à travailler ou à faire la grève comme ses camarades,

sans s'occuper du reste. En somme, il avait pris assez allégrement son parti d'être mineur et, ne se souciant guère du lendemain, il s'amusait des petites joies quotidiennes : les promenades du matin à travers la campagne jusqu'au puits, le lard qu'il se faisait griller à la pointe du couteau, en rentrant chez lui, le jardinage, et les soirées de bavardage au cabaret avec ses compagnons.

Arthur, mis en verve par quelques pintes d'ale, aimait aussi éblouir son auditoire en racontant qu'il n'était qu'à moitié anglais, que, son père ayant été trouvé enfant sur le champ de bataille de Waterloo, son grand-père était sans doute un soldat français qui y avait été tué. C'est en tout cas de son père, John Lawrence, qu'il tenait sa force et sa carrure. Celui-ci avait eu dans sa jeunesse une certaine réputation d'athlète ; un des meilleurs rameurs de son temps, il était aussi connu pour ses exploits dans le ring, et une autre légende de la famille voulait qu'au cours d'un combat officieux il eût battu le champion d'Angleterre, Ben Count. Établi comme tailleur à Brinsley, près d'Eastwood, il y confectionnait en série les costumes de travail que la société minière fournissait à ses ouvriers. D. H. Lawrence se souviendra d'avoir vu, enfant, dans la boutique de son grand-père les grands rouleaux de flanelle grossière dont il faisait les vestes des mineurs, et l'« étrange et vieille machine à coudre, sans pareille au monde, qui assemblait les lourds pantalons de travail ». [59]

Lydia Beardsall, la « lady » qui avait ébloui le jeune mineur, était — et surtout se croyait — d'une essence très supérieure à la sienne. On racontait dans sa famille que celle-ci était de vieille souche bourgeoise, que ses ancêtres « avaient combattu avec le colonel Hutchinson, qu'ils étaient restés de fiers congrégationalistes » et, que la chose fût vraie ou fausse, on en tirait gloire. Son grand-père, propriétaire d'une manufacture de dentelles, s'était ruiné, sans doute à la suite de la grande crise économique de 1837, et cette déconfiture avait, si nous en croyons *Amants et Fils*, fort aigri le caractère de son fils, George Beardsall, qui avait dû prendre du service comme chef mécanicien dans un chantier naval. Ce dernier, père de Lydia, était un homme passionnément religieux, grand lecteur de

saint Paul, qui souvent faisait le prêche dans son église wesleyenne. Il était aussi connu dans son quartier pour ses querelles fracassantes, entre autres avec William Booth, le célèbre fondateur de l'Armée du Salut. Du côté maternel, Lydia Beardsall avait un grand-père, John Newton, qui partageait son temps entre son métier d'« ouvrier dentellier » et son piano. Fort pieux, il était aussi compositeur d'hymnes religieuses. [71]

De six ans plus jeune que son mari, Lydia Beardsall était née à Nottingham en 1852. Son père lui avait fait donner une très bonne éducation dans une école privée, où, ses études achevées, elle avait été elle-même pendant un temps institutrice. Elle passait pour une intellectuelle : elle avait beaucoup lu, et écrivait des poèmes. « Elle adorait les idées... Ce qu'elle préférait à tout, c'était de discuter avec un homme cultivé de religion, de philosophie ou de politique. » Très sûre d'elle, elle ne se gênait pas pour juger les autres ; méprisant le dialecte du Derbyshire, elle affectait de ne parler que le King's English. D'aspect, c'était une femme menue, au visage étroit, aux cheveux bruns ramenés derrière les oreilles, dont les yeux bleu-clair avaient un regard direct et très décidé. Son nez avait été légèrement tordu dans son enfance par un accident ; elle avait le pied et la main petits, « de belles mains », dira son fils.

Avant de rencontrer Arthur Lawrence, Lydia était tombée amoureuse, à dix-huit ans, d'un jeune homme « raffiné » qui désirait devenir clergyman, mais qui, sur l'injonction de son père, se préparait à faire carrière dans le commerce. Ils avaient beaucoup discuté ensemble, et il avait donné à Lydia une bible que celle-ci devait toujours conserver. Mais ce jeune homme pieux aimait aussi le confort et, devenu instituteur, il ne tarda pas à épouser sa logeuse, une femme riche, plus âgée que lui. C'est quatre ans après ce premier amour malheureux, que la jeune fille rencontra et épousait Arthur Lawrence.

\* \* \*

La jeune femme, qui ignorait tout de la vie des mineurs, allait, avec son mariage, en découvrir brutalement la dure

réalité. Le jeune ménage s'était installé dans un petit cottage d'Eastwood ; Arthur travaillait à la mine voisine de Brinsley. Du jour au lendemain, Lydia sut alors ce que cela voulait dire être « femme de mineur » : cela signifiait habiter une des hideuses maisons de briques noircies construites par la compagnie minière, fréquenter des voisines bavardes et illettrées, attendre tout le jour le retour de son mari.

Le soir, quand Arthur rentrait enfin, il se mettait aussitôt à manger, avant même d'avoir débarbouillé son visage, noir de poussière. Si sa femme le lui reprochait, il répondait que « c'était la coutume » et que d'ailleurs cette poussière était « propre ». Il lui demandait ensuite — toujours la coutume — de le laver dans le tub installé devant le poêle de la cuisine.

Entre l'intellectuelle un peu prétentieuse et le rude mineur à l'humeur insouciant, l'entente était impossible. Comme il fallait s'y attendre, leur mariage tourna vite au désastre. Arthur, après quelques gestes de bonne volonté — pour faire plaisir à sa femme, il s'était même inscrit au début à la très bien pensante *Ligue de l'Espérance* — reprit ses habitudes de célibataire. Il s'attardait de plus en plus souvent au *Three Tuns Inn*, où il bavardait, buvait et braillait des chansons avec ses camarades. Quant à Lydia, elle se mit très vite à haïr tout ce qui lui rappelait la mine : les compagnons de son mari et leurs plaisanteries grossières, le dialecte dans lequel il s'exprimait, son tutoiement — qui l'avait tant amusée au début —, les *pubs* et leurs beuveries. Le soir, elle attendait le retour de son mari, de plus en plus excédée, et quand il rentrait enfin, sa colère débordait en amers reproches sur son insouciance et son gaspillage ; d'abord penaud, lui se montait à son tour, s'emportait, devenait brutal et grossier. Les « scènes affreuses et sordides », qui se terminaient parfois par des disputes et des coups, devinrent une triste habitude. [87]

Malgré leur mésentente, cependant, les Lawrence eurent, en douze ans, cinq enfants : George-Arthur, William-Ernest, Emily, David-Herbert et Ada. Leur mère, déçue par son mariage, se tourna entièrement vers eux ; elle en était très fière et les entourait d'une affection jalouse,

presque excessive. Elle s'était juré qu'elle les élèverait au-dessus de leur condition ; ses fils ne seraient jamais des mineurs, ni ses filles des servantes. Malgré sa pauvreté, malgré ses rancœurs, elle voulut qu'ils eussent une enfance heureuse. Avec eux, elle se montrait enjouée, parfois gaie. Elle faisait des prodiges d'économie pour les bien nourrir, et comme le salaire de son mari n'y suffisait pas, elle tint pendant quelques années, dans la maison de Victoria Street où elle était venue habiter, un petit commerce de mercerie. La grande pièce, qui donnait sur la rue, servait de boutique ; devant la baie s'étalait tout ce qui faisait rêver les femmes de cette époque victorienne : des bonnets, des tabliers et des dentelles.

L'amour que Lydia Lawrence portait à ses enfants était aussi passionné qu'exclusif. Comme le reconnaîtra plus tard sa fille Ada, elle ne se contenta pas de les tenir à l'écart de leur père ; elle fit tout pour les détourner de lui. Elle leur apprit à mépriser tous ceux qui, comme lui, travaillaient de leurs mains, elle leur interdit de parler son dialecte d'homme du peuple. En leur présence, loin d'épargner son mari, elle cherchait à le rendre odieux, en le provoquant ; prohibitionniste farouche, elle lui reprochait, pour deux ou trois pintes de bière prises au cabaret, de puer l'alcool, elle leur parlait, par-dessus sa tête d'illettré, de littérature et de religion. Elle semblait même chercher à le pousser à bout, et quand il rentrait du cabaret où il allait de plus en plus souvent, peut-être parce qu'il se sentait de trop chez lui, sans égard pour ses airs repentants, elle lui faisait de terribles reproches. [87]

\* \* \*

Dans le ménage Lawrence, la mésentente allait croissant depuis dix ans, quand naquit, le 11 septembre 1885, le petit David-Herbert. C'était un bébé délicat qui, à peine âgé de quinze jours, faillit succomber à une bronchite. Il ressemblait à un « lapin dépiauté », et sa mère crut qu'il ne vivrait pas. Aussi s'y attachait-elle avec une passion encore plus exclusive que celle qu'elle nourrissait pour ses autres enfants.

Les premiers souvenirs de l'enfant dateront de la maison où ses parents emménagèrent quand il avait deux ans. Celle-ci était située au « Breach », quartier ouvrier construit par la compagnie minière et constitué par des blocs de douze maisons, séparés par une morne ruelle bordée de dépotoirs. Cette ruelle retentissait du matin au soir de cris d'enfants et de bavardages de ménagères, et Lydia Lawrence, qui était ainsi plongée malgré elle dans une sorte de vie communautaire, haïssait sa nouvelle demeure.

A quatre ans, le petit Herbert — qu'on appelait Bert ou Bertie — était, comme il le dira lui-même, « un bambin pâle et délicat, au nez renifleur », qui toujours trottait derrière sa mère comme son ombre. D'habitude joyeux et plein d'entrain, il lui arrivait de se mettre à pleurer sans raison et de se replier sur d'inexplicables chagrins. Sa mère, agacée par ses bouderies qui se prolongeaient, finissait alors par le transporter avec sa petite chaise au jardin, avec un : « Lamente-toi tout ton saoul ici, pleurnichard ! »

Bert était aussi souvent confié à la surveillance de ses sœurs, plus âgées que lui. Mais, dès qu'il pouvait leur échapper, il courait le long de la route vers un lieu magique qu'il avait découvert : le vieux passage à niveau. « Me blottissant dans un coin, racontera-t-il plus tard, je regardais attentivement à travers les barreaux du portail, attendant anxieusement le train qui devait passer, afin de voir ses roues se profiler contre le ciel. La voie courait sur un remblai assez élevé, je pouvais voir les roues, et leur vitesse sur le ciel me fascinait, ainsi que le grondement sourd du train... » [77]

Il y avait aussi les jeux avec les petits camarades du voisinage, les baignades clandestines dans la rivière qui passait au pied de la colline où s'élevait le quartier ouvrier, et les folles parties de cache-cache qui se prolongeaient jusqu'à la nuit. Le cœur battant, le petit Bert se glissait dans l'obscurité d'un arbre à l'autre. « C'était beau, très beau, dira-t-il plus de trente ans après, de courir sous la pluie, au clair de lune, en entendant les appels assourdis de nos camarades, avec les lumières du bourg qui brillaient au loin. Beau et un peu effrayant aussi, et ce fut peut-

être, après tout, le moment le plus heureux de ma vie. »

En 1891, les Lawrence quittèrent le morne quartier du « Breach » pour s'installer dans une nouvelle maison, située dans la Walkerstreet. Bâtie au sommet d'une colline, elle dominait la cité ouvrière qu'ils venaient d'abandonner ; la vue s'étendait au-delà des vertes collines environnantes jusqu'aux forêts de High Park et d'Annesley. De construction récente, elle faisait partie d'un ensemble de six maisons identiques, aux ternes façades de briques mauves, aux fenêtres rectangulaires. Lydia y aménagea, dans la pièce donnant sur la rue, une sorte de petit salon respectable : une chiffonnière et une table ovale d'acajou, un tapis mécanique de Bruxelles, au mur des gravures lourdement encadrées, et sur la cheminée, à la place d'honneur, une photographie de groupe de la famille endimanchée.

Mais on se tenait d'habitude dans la cuisine. C'est là que le père rentrant de la mine et les enfants de l'école retrouvaient la mère s'activant aux soins du ménage. De part et d'autre du poêle se trouvaient le fauteuil du mineur et le rocking-chair de sa femme. Le long des murs, un sofa de chintz rouge avec des coussins assortis, un dres-soir peint et une petite bibliothèque aux rayons chargés de livres. Pour les enfants, cette cuisine, telle qu'elle était, avec ses chandeliers de cuivre sur la cheminée, sa bouilloire sur le feu et ses gravures « très décoratives », au dire d'Ada, formait le centre de l'univers, et ils aimaient s'y trouver. Il leur semblait qu'il y avait quelque chose dans leur maison, qui la rendait « différente de celles de leurs voisins ». « La maison était la maison, écrira Ada, et ils l'aimaient d'un amour passionné, quelles qu'aient pu être leurs souffrances. » [87]

De quoi souffraient-ils donc, ces petits Lawrence ? D'abord, non pas vraiment de la misère, mais d'une très grande pauvreté. Et ils le savaient, car leur mère ne leur cachait pas qu'elle n'avait pas assez d'argent pour pouvoir décentement les habiller et les nourrir. Avec la paie hebdomadaire de son mari — 25 à 35 shillings, amputés de 5 shillings pour le loyer — comment d'ailleurs aurait-elle pu faire vivre un ménage de sept personnes ? Elle taillait

elle-même les vêtements de ses enfants et cuisait le pain, mais l'argent manquait souvent, et trente ans plus tard Lawrence se souviendra encore « de la terrible indignité d'une telle pauvreté ». Il dira alors à une aristocrate de ses amies, Dorothy Brett, avec une amertume assez rare chez lui : « Que connaissez-vous de la vie, vous autres enfants élevés par des nourrices, enfermés dans des chambres ? Que connaissez-vous des rouages de la vie ? Rien ! Rien ! Vous ne prenez aucune part au véritable effort de chaque jour. Je hais votre classe, je la hais ! » [77]

Les enfants souffraient aussi de la tension constante qui régnait dans leur foyer, et que leur mère ne faisait rien pour atténuer. Elle devait d'ailleurs parvenir à les ranger entièrement de son côté, et à leur faire souhaiter que leur père fût le plus souvent possible absent de la maison. Le mineur s'étant un jour cassé la jambe, ce qui nécessita son transfert à l'hôpital de Nottingham, le petit Bert confia à une compagne de jeux : « Maintenant que papa est absent, nous allons être heureux. » [73]

Pour les petits Lawrence, il y avait certes les soirs paisibles, où ils regardaient leur père ressembler habilement leurs souliers ou rétamer les casseroles, tandis que leur mère lisait dans son rocking-chair. Mais il y en avait d'autres, ces soirs affreux où, tremblants dans leurs lits, ils écoutaient les scènes sauvages qui opposaient leurs parents. Souvent leurs voix s'élevaient plus fort que le vent qui soufflait dans les branches du frêne qui se trouvait près de la maison. « Couchés, les enfants se taisaient, l'oreille aux aguets, attendant que le vent se calme, pour entendre ce que faisait leur père, écrira Lawrence dans *Amants et Fils*. Il était possible qu'il frappe à nouveau leur mère. Il y avait une sensation d'horreur, une sorte de frisson dans l'obscurité, et une sensation de sang. Ils étaient couchés, le cœur serré d'une terrible angoisse. » [4]

Mais les enfants oublient vite, et le lendemain ils ne pensaient plus qu'à leurs jeux. Le lundi soir, tandis que leur mère se rendait à la *Women's Guild*, dont elle était la secrétaire, et le vendredi soir — jour de marché — la maison leur appartenait entièrement et ils la « saccageaient » à cœur joie. Le petit Bert qui, au dire de sa sœur, avait pour



cela un véritable « génie », inventait des jeux qui mettaient toute la petite troupe en joie. Il se livrait aussi alors à de passionnantes expériences culinaires : sous sa direction, on fabriquait par exemple des caramels en mettant au four une mixture de sucre, de beurre et de vinaigre.

C'est ainsi qu'un soir Bert voulut faire goûter à sa sœur et à ses amies des croquettes de pommes de terre de son invention. Affublé du tablier bleu de sa mère, sous les yeux admiratifs de ses compagnes, il passa le rouleau à pâtisserie sur des pommes de terre bouillies mêlées de farine, en fit des petits pâtés, et les mit au four. Mais ce qu'il en retira peu après ressemblait à des morceaux de caoutchouc. Bert offrit néanmoins ceux-ci à ses amies, puis en tâta lui-même, en essayant de ne pas faire de grimace. Il voulut d'abord faire dire aux fillettes que ses « croquettes » étaient succulentes, puis avoua lui-même, d'abord qu'elles n'étaient pas tellement bonnes, et bientôt qu'elles étaient « détestables » ; il finit par les jeter au feu. Mais les enfants étaient tracassés par l'idée des pommes de terre et de la farine gaspillées ; ils ouvrirent les fenêtres avec l'espoir de voir s'évanouir les fumets de leur festin avant le retour de leur mère... [87]

Le petit Bert était un passionné, capable de tirer un immense plaisir des choses les plus simples. Il trouvait merveilleux le carré grand comme un tablier, entre la corde à linge et le dépotoir, où sa mère avait semé quelques fleurs, et il faisait fête à tous les animaux. Pendant des semaines, il ne vécut que pour un couple de souris blanches que lui avait donné un compagnon de jeux, et quand on confia à ses parents un petit fox-terrier noir et blanc nommé Rex, c'est lui qui se chargea de le dresser et de le gâter, en le faisant coucher dans son lit à l'insu de sa mère. Il était aussi capable d'écouter pendant des heures sa sœur Emily, plus âgée que lui de trois ans et demi, lui lire *Robinson Suisse* ou *l'Ile de Corail*.

En promenade, pour lui, l'aventure commençait dès ses premiers pas dans la campagne environnante. Quand il entraînait ses frères et sœurs, à travers champs et bois, il s'arrêtait à chaque instant pour leur montrer une chose que lui seul avait remarquée, un oiseau, un arbre, la pre-

mière chélidoine ou une violette précoce. Et que de découvertes à faire, car à cette époque, la nature, à deux pas du village, était encore intacte. « Pour moi, au fond, c'était toujours la vieille Angleterre avec son passé forestier et agricole, écrira plus tard Lawrence. Il n'y avait pas d'autos, les mines n'étaient, dans un sens, qu'un accident dans le paysage, et Robin des Bois et ses joyeux compagnons n'étaient pas très loin... » [59]

Le samedi, il arrivait souvent au gamin de partir ainsi à travers champs, en compagnie de ses sœurs Ada et Emily, vers le village voisin de Brinsley, pour y rendre visite à leurs grands-parents. La vieille grand-mère Lawrence les accueillait en bougonnant, mais leur grand-père, l'ancien tailleur, bien qu'âgé de près de quatre-vingts ans et de jour en jour plus sourd, les recevait à bras ouverts. Il secouait son gilet toujours saupoudré de tabac à priser et, quand c'était la saison des fruits, les entraînait au jardin en leur demandant : « Aimeriez-vous avoir quelques pommes, mes chéris ? » et, sur leur réponse enthousiaste, il secouait pour eux ses pommiers. Les enfants allaient aussi parfois rendre visite à leurs deux tantes paternelles qui habitaient le même village. Ils ne faisaient que passer chez tante Sally, qui se donnait des airs parce qu'elle avait épousé le sacristain, mais s'attardaient volontiers chez la bonne tante Emma, qui leur faisait du cake et des pommes au four, et leur permettait de jouer avec son âne Jack. [87]

\* \* \*

Un beau matin de l'année 92 ou 93, la famille Lawrence au grand complet se rendit, en habits du dimanche, chez le photographe. De cette visite, il nous est resté une photographie de groupe, pâlie et désuète, mais qui, malgré une certaine raideur victorienne et les poses imposées à chacun, est cependant émouvante par ce qu'elle nous révèle de chacun de ses six personnages.

Placé entre ses père et mère, le petit Bert rêve et oublie de regarder l'oiseau qui va sortir de l'objectif. Son père, harnaché de chaîne de montre, œillet, pochette et souliers étincelants, semble être assis de guingois ; mais, par-dessus

sa grande barbe, son sourire est satisfait. Sa mère, elle, serre nerveusement ses mains l'une dans l'autre, et ses cheveux, tirés en arrière, accentuent encore son air maladif ; bien qu'elle n'ait que la quarantaine, elle paraît presque vieille. La benjamine, Ada, née en 1887, la bouche ouverte, fixe bien sagement l'objectif ; ses belles boucles lui descendent jusqu'aux épaules. Placée derrière elle, en robe blanche, sa sœur Emily, de neuf ans son aînée, a le regard un peu anxieux des adolescentes.

George, « le plus beau membre de la famille », au dire d'Ada, est en effet un beau garçon de dix-sept ans, aux grands yeux clairs, qui semble très à l'aise dans son haut col et sa cravate blanche. Né en 1876, cet aîné a quitté sa famille à douze ans, d'abord pour vivre chez son grand-père Newton — le compositeur d'hymnes —, puis pour être apprenti chez un de ses oncles, fabricant de cadres. Il finira par devenir ingénieur. Mais le « phœnix » de la famille et l'orgueil de sa mère, ce n'est pas lui, c'est Ernest. Ce grand et robuste garçon de quinze ans, aux cheveux drus et à la forte mâchoire, a tous les dons : excellent sportif, champion de natation, c'est aussi un garçon très doué qui, à l'âge de douze ans, a quitté l'école d'Eastwood en emportant tous les prix. Employé aux écritures dans une mine, il continue à étudier, le soir, la dactylographie et les langues étrangères. A vingt et un ans, il partira pour Londres où il amorcera une brillante carrière dans le monde des affaires.

Une autre photographie de groupe, qui date des mêmes années 92 ou 93, nous montre le petit Bert Lawrence, perdu dans la foule de ses camarades d'école. Comme eux, il porte un collet blanc en celluloïd et une vareuse sombre. Sous les mèches claires qui lui tombent sur le front, il a le minois étroit et l'œil rêveur ; son air est mélancolique, résigné. Il est bien tel que le décrira un de ses compagnons de l'époque : « mince, pâle, fragile, toujours scrupuleusement propre et soigné... Il avait une voix haut perchée de fille, qui montait encore avec l'excitation, et rejetait sans cesse de côté sa mèche de cheveux... » [73]

C'est à l'âge de sept ans, qu'il était entré à l'école. Le *Beauvale Board School*, qu'il fréquenta pendant cinq ans, était, dans le goût de l'époque, une sorte de faux manoir

de style gothique en briques rouges, avec tourelles, grosses cheminées et hautes toitures pointues. « Je n'oublierai jamais l'angoisse qui me fit pleurer le premier jour », écrira-t-il. Comme ses petits compagnons, révoltés à la seule idée de devoir aller à l'école, il eut ce jour-là l'impression d'être « capturé, mis en cage ». [73]

Dans la suite, certes le petit Bert se plia à la discipline scolaire, mais, en réalité, il n'aimera jamais beaucoup l'école. Il faut dire que son maître, un vieillard à barbe blanche, fort irascible, s'il appréciait son intelligence, ne ménageait guère sa sensibilité. Il le rudoyait, s'obstinait à l'appeler David — prénom que Bert détestait —, lui infligeait comme aux autres des corrections corporelles, et l'humiliait en lui rappelant trop souvent les brillantes notes de son frère Ernest. Encore si le gamin avait pu faire comme ses camarades, qui se rattrapaient à la maison, en bâclant leurs devoirs. Mais sa mère, qui avait autant, sinon plus d'ambition pour lui que pour Ernest, qui voulait à tout prix en faire un monsieur, ne lui laissait pas de répit, et le forçait à étudier jusqu'à en avoir, au dire de son frère George, « des maux de tête ».

Ses compagnons, tous d'assez rudes fils de mineurs, qui ne rêvaient que d'« aller au puits », ne le ménageaient pas non plus. Bert était frêle, hypersensible et ne supportait pas la critique ; il refusait de jouer avec eux au football et au cricket, et il n'en fallait pas plus pour qu'ils en fassent souvent leur souffre-douleur. Ayant remarqué que sur le chemin de l'école il préférait la compagnie des filles, ils lui emboîtaient le pas en chantant des refrains qui le traitaient d'efféminé. « Bert racontera plus tard un témoin, levait le menton, comme s'il ne s'en souciait pas, mais ses yeux étaient pleins de colère et d'humiliation ». [73]

Bert, cependant, se montrait intelligent et très bon élève. A l'âge de douze ans, il obtint une bourse d'études qui devait lui permettre, tout en échappant à ses jeunes tourmenteurs, d'entrer à la *High School* de Nottingham. Mais le montant de la bourse — quinze livres par an — couvrait tout juste les frais d'école, et la pauvre Lydia Lawrence, qui ne voulait à aucun prix laisser échapper cette chance, dut encore resserrer son maigre budget pour y trouver

de quoi payer l'abonnement de chemin de fer et les repas de son fils.

Entre ses treize et seize ans, Bert fit ainsi journellement la navette entre Eastwood et Nottingham. Vêtu de son uniforme d'écolier — petite casquette bleue, culotte aux genoux et hautes chaussettes — il quittait la maison à sept heures du matin, pour n'y rentrer que le soir à la même heure. Il payait cher en somme le droit de continuer ses études, car il est certain que ce voyage quotidien par tous les temps, et les courses en compagnie de ses petits camarades pour attraper le dernier train du soir, étaient une rude épreuve pour un garçon si fragile. Lui-même dira plus tard que cette fatigante navette avait sérieusement compromis sa santé.

\*  
\* \*

Bert et ses frères et sœurs étaient étroitement mêlés à la vie du village. Vie d'ailleurs monotone et laborieuse, tout entière réglée par le rythme de la mine dont la cheminée fumante et les chevalements faisaient partie du paysage. C'est ainsi que chaque vendredi après-midi le petit Bert était envoyé par sa mère aux bureaux de la compagnie minière Barber, Walker et C<sup>ie</sup> pour y toucher la paie de son père. Pour l'enfant c'était une torture : pris dans la queue des mineurs et des femmes, il devait endurer en leur présence les moqueries du caissier, qui, à chaque semaine, lui répétait, au milieu des rires : « Eh bien ! mon garçon, où est papa ? Trop saoul sans doute pour venir toucher lui-même sa paie ? » [71]

Deux fois par an, cependant, en septembre et en novembre, des kermesses de trois jours venaient rompre cette monotonie. On buvait sec alors aux *Trois tonneaux* — le café favori d'Arthur Lawrence — tandis que les enfants parcouraient le champ de foire installé en face du cabaret. Lawrence devait garder un si bon souvenir de ces fêtes que, lors de son dernier passage à Eastwood, en septembre 1926, il prolongera son séjour pour pouvoir y assister.

Un autre des grands bonheurs du petit Bert, était de voir

arriver les troupes théâtrales ambulantes qui, hélas, ne s'arrêtaient que trop rarement à Eastwood. Mais il arrivait que le plus apprécié de ces théâtres itinérants, celui de Teddy Rayner, dressât ses tréteaux dans le village pour des mois, tant son succès était grand ; son répertoire allait de Shakespeare à des mélodrames populaires : *Le démoniaque Barbier de Fleet Street*, ou *Le Meurtre dans la Grange Rouge*. Lawrence se souviendra d'avoir pâli d'émotion, en entendant le spectre bardé de fer s'écrier : « Amblet, Amblet, je suis le fantôme de ton père ! »

Le gamin fréquentait aussi, à la *British School*, les « penny readings », des lectures à un sou, ce qui représentait le droit d'entrée. Comme Dickens lui-même l'avait fait si souvent au cours de ses tournées dans les campagnes, un lecteur bénévole, installé devant un haut pupitre, lisait à haute voix, et c'était d'ailleurs souvent du Dickens. Il y avait aussi des séances récréatives, avec théâtre d'amateur, chœurs et soli de violon.

Chaque année, le lendemain de Noël, les petits Lawrence étaient invités, avec les autres enfants des mineurs, à passer au château de M. Barber. On s'y rendait en rang, sous la conduite des instituteurs, et chaque enfant recevait une orange et un sou neuf. Une des amies d'enfance de Bert se souvient de ce que, une année, Bert étant trop timide pour aller chercher lui-même ses cadeaux, c'est elle qui, sous l'œil terrible du maître d'hôtel, y alla à sa place. Sur la route du retour, Bert lui annonça qu'il offrirait et l'orange et le penny neuf à sa mère.

Le dimanche, Bert, ses frères et sœurs, conduits par leur mère, se rendaient au temple congrégationaliste, et cela jusqu'à trois fois dans la journée. Sous les hautes voûtes lumineuses, peintes en bleu et vert clair, résonnaient, soutenues par les orgues, les hymnes chantées par les fidèles. Ces cantiques ont marqué, ont imprégné l'enfance de l'écrivain, au point que lui-même avouera plus tard que les plus beaux vers de Keats, Goethe ou Verlaine n'ont jamais pénétré aussi profondément en lui. Bert rencontra aussi souvent chez lui le pasteur, car sa mère, dira-t-il, « aimait avoir un curé dans la maison ».

Sur ces enfances villageoises, planaient enfin, et sans

cesse, les ombres fabuleuses de la Bible. Tous les jours, celle-ci était lue et commentée, tant à la maison qu'à l'école, et chaque semaine au temple et dans les ligues bien-pensantes *Band of Hope* et *Christian Endeavour* où la mère de Bert l'avait fait inscrire. Ce n'était souvent qu'une routine, mais le langage et les symboles bibliques n'en façonnèrent pas moins sa conscience et son goût esthétique. De cette éducation tout imprégnée de religion, Lawrence écrira, peu avant sa mort : « Je lui suis éternellement reconnaissant pour l'émerveillement dont elle a rempli mon enfance. » [64]

## CHAPITRE II

### FILS ET AMANT

(1901-1908)

« *Quoi que je puisse oublier, je n'oublierai jamais les Hags. Je les aimais tant ! J'aimais venir vers vous tous, c'était vraiment en moi une nouvelle vie qui commençait là... Dites à votre mère que je n'oublierai jamais, où que la vie puisse nous mener. Et est-ce qu'elle rougit toujours lorsque quelqu'un entre et la trouve en tablier blanc sale ? Ou bien ne porte-t-elle plus de tablier de travail ? Ah ! j'aimerais avoir à nouveau dix-neuf ans, et venir à travers le Warren, et entrevoir pour la première fois les bâtiments. Alors je m'asseoirais sur le sofa, sous la fenêtre, et nous nous grouperions autour de la petite table à thé, dans cette minuscule cuisine, où je me sentais tellement chez moi...*

« *Je suis toujours, de quelque façon, le même Bert qui courait avec tant de joie vers les Hags...* »

D. H. LAWRENCE,

*Lettre à J. D. Chambers, 1928.*

« *... Le cadet trouve une femme qui veut conquérir son âme, qui lutte contre la mère. Le fils aime sa mère (tous les fils haïssent et jaloussent leur père). La lutte entre la mère et la jeune fille continue avec le fils comme enjeu. La mère peu à peu l'emporte à cause des liens du sang. Le fils décide de laisser son âme entre les mains de sa mère...* »

D. H. LAWRENCE,

*Lettre à E. Garnett*

*à propos d'Amants et Fils, 14-11-1912.*



En 1901, le jeune Bert terminait son cycle d'études à l'École Supérieure de Nottingham. Sous la direction de maîtres plus tolérants et plus instruits que ceux d'Eastwood, il y avait passé trois années studieuses et sans histoire. Sa mère, cependant, n'avait pas à être particulièrement fière de ses résultats, à peine honorables ; cette année-là, il finissait quinzième sur dix-neuf. Il est vrai que la navette quotidienne entre son village et Nottingham devait être fatigante pour cet adolescent à la santé délicate. « Déjà à cette époque, écrira un de ses condisciples, Lawrence avait cette petite toux sèche qui lui faisait porter nerveusement la main gauche à la bouche, une toux et un geste qu'il n'a plus perdus. » [73]

Au dire d'un de ses anciens professeurs, c'était alors un garçon « tranquille, timide et en rien remarquable ». Un garçon très pur aussi qui, comme le dit un de ses camarades, « ignorait les faits de la vie. » Entièrement sous l'influence de sa mère, il méprisait son père et le considérait presque comme un étranger dans la maison. Mais il était plein d'admiration pour son aîné, Ernest, qui maintenant habitait Londres, portait haut-de-forme, col raide et redingote, et gagnait plus de cent vingt livres par an. Au début de cet été-là, Bert devait, aussi, rencontrer une modeste petite gamine qui, pendant des années, allait jouer un rôle déterminant dans sa vie.

Depuis longtemps Lydia Lawrence promettait à sa voisine de banc à la chapelle congrégationaliste, Mme Chambers, de lui rendre visite chez elle, dans sa petite ferme, située à quelque cinq kilomètres du bourg. Par un beau jour ensoleillé du début de l'été 1901, elle se décida enfin à y aller, et elle prit Bert avec elle. Ils firent la promenade à travers champs en prenant des raccourcis, et découvrirent enfin, à la lisière des bois, une ferme à toit rouge. Ils y furent très gentiment accueillis, et après le thé, tandis que les deux femmes avaient une de ces « incompréhensibles conversations d'adultes », Bert fit plus ample connaissance avec les enfants Chambers. Parmi eux, il y avait une petite Cendrillon en tablier sale, nommée Jessie. Agée d'environ quatorze ans, « timide, le regard interrogateur, un peu rétive devant les étrangers, elle avait, écrira

Lawrence, un visage d'un rose vif, un bouquet de courtes boucles noires, très jolies et souples, et des yeux sombres. » [4]

La petite Jessie, de son côté, devait tout retenir — et le rapporter plus tard dans ses Mémoires — de cette première visite de Bert à la ferme des *Haggs*. Ce « mince garçon » en uniforme de collégien — col dur et veston d'Eton — qui avec ses yeux d'une curiosité intense, semblait tout voir, lui parut timide, lui aussi, et très réservé. Elle-même, intimidée par lui, et craignant qu'il ne se donnât des airs à cause de son éducation plus raffinée, fut plutôt brusque avec lui au cours de cette première rencontre. Mais dans la suite, elle s'apprivoisa, et bientôt ne cacha plus sa joie de voir souvent Bert revenir aux *Haggs* au cours des semaines qui suivirent, de le voir « passer soudain du plein jour dans la cuisine, remplie de la chaude odeur du pain cuit... ». [81]

Bert, en effet, revint très souvent à la ferme au cours de l'été. Quand il avait congé, le mercredi après-midi, il se hâtait de quitter la morne et grise Walkerstreet et de s'y rendre seul, à pied ou à bicyclette, emportant souvent avec lui un illustré destiné aux Chambers. Dans cette vie de la ferme, qu'il découvrait, tout l'enchantait : les travaux des champs, le silence de la campagne, les goûters dans la tiédeur de la cuisine. Si Jessie et ses frères, craignant sa supériorité, ne l'admirent que lentement à partager leurs jeux, le père Chambers, lui, l'avait tout de suite adopté : il le traitait en adulte et, tout en travaillant, avait avec lui de longues et amicales conversations.

\* \* \*

Ce n'était, hélas, pas aux travaux des champs que la mère de Bert le destinait. Cependant, quand en juillet, il quitta l'École de Nottingham, la question de son avenir se posa. Il n'avait plus de bourse, et ses parents, qui avaient épuisé leurs économies pour lui permettre de continuer à s'instruire, n'avaient pas les moyens de lui payer des études supérieures. Sa mère lui conseilla — ou plutôt décida pour lui — de suivre l'exemple de son brillant frère aîné Ernest,

et de chercher à faire carrière dans les affaires. Elle le contraignit donc à consulter les listes d'offres d'emploi dans les journaux.

Cette recherche d'un emploi devait mettre pendant quelques semaines ce garçon hypersensible à la torture. Chaque jour renouvelait son cauchemar. Talonné par sa mère, il se rendait à la bibliothèque publique du village pour y consulter les journaux et, avec sa timidité morbide, il s'imaginait en chemin que tout le monde le regardait, savait pourquoi il s'y rendait, et se disait : « Ce garçon est incapable de trouver une situation. Il doit vivre aux crochets de sa mère. » Quand il arrivait à la bibliothèque, son tourment ne faisait que croître : comment aurait-il osé parcourir les colonnes d'offres d'emploi sous les yeux des villageois qui se trouvaient déjà dans la salle de lecture ? Aussi, « malheureux et contracté », faisait-il mine de ne s'intéresser qu'aux nouvelles, tout en sachant que les autres n'étaient pas dupes. Quand la salle était enfin vide, il se hâtait de recopier quelques annonces, pour ensuite s'« échapper enfin, avec un immense soulagement ».

Du seul fait qu'il cherchait un emploi il se sentait déjà « prisonnier de l'industrialisme », et près d'« être réduit en esclavage ». Un jour qu'il regardait mélancoliquement par la fenêtre de la bibliothèque, un triqueballe de brasseur vint à passer sur lequel trônait un conducteur à grosse tête ronde, bras rouges et visage écarlate, « à moitié assoupi par le soleil ». L'adolescent trop sensible envia le gros homme inconscient. « Je voudrais être gros comme lui, soupira-t-il, et pareil à un chien au soleil. »

Son brillant aîné lui avait fait, avec la phraséologie d'usage, une lettre de réponse type aux offres d'emploi, que Bert recopia. Il ne dut pas le faire de gaieté de cœur, car la lettre était plate, offrait de fournir les meilleures références — dont celle du pasteur — et se terminait par cette courtoisie : « Si vous m'accordiez la faveur de cette place, je m'efforcerais toujours de mériter la confiance que vous auriez placée en moi. » C'est ainsi que, à la suite d'une demande de « jeune employé » parue dans le *Nottinghamshire Guardian*, il entra en contact avec un petit industriel de Nottingham. La lettre qu'il reçut en réponse

à la sienne était à l'en-tête de J. H. Haywood, « fabricant d'appareils chirurgicaux et commerçant en pharmacie » et s'ornait de dessins de bas élastiques et de jambes de bois. Comme le héros d'*Amants et Fils*, l'adolescent Bert dut être assez effrayé par ce premier contact avec le monde des affaires. « Il ignorait même, écrira-t-il de son alter ego, l'existence des bas élastiques. Il lui semblait monstrueux qu'une affaire pût être basée sur le commerce des jambes de bois. » [4]

L'ironie du sort voulut cependant que Lawrence — le futur prophète de la vie instinctive ! — fût engagé par cet orthopédiste. Mais avant de l'être, il eut avec lui, en présence de sa mère, une entrevue, au cours de laquelle il souffrit de nouvelles affres. Son futur employeur, après lui avoir demandé de lui lire une lettre en français, lui fit remarquer que, lorsqu'il s'agissait de bas, on ne traduisait pas « doigts par *fingers*, mais par *toes* ». Bert fut néanmoins engagé au salaire de treize shillings par semaine.

Il se remit donc à faire la navette entre Eastwood et Nottingham. Mais il rentrait plus tard le soir, car la fabrique ne fermait ses portes qu'à huit heures. Son expérience d'employé dura trois mois. Attaché au département des bas élastiques et des bandages, il s'occupait principalement de la correspondance avec les clients. Installé sur une haute chaise devant un pupitre, il prenait connaissance du courrier — parfois rédigé en français ou en allemand —, le copiait dans le livre d'entrées, se livrait à divers travaux de classement, et cela à raison de douze heures par jour. Dans ce milieu tout nouveau pour lui, Bert vivait entouré d'ouvrières.

Ces filles de fabrique n'étaient pas les jeunes femmes décentes que Lawrence a décrites dans *Amants et Fils*, mais de grossières viragos. Bert était le seul homme parmi elles, et elles prenaient plaisir à se moquer sans cesse, en termes crus, de son innocence de petit villageois venu à la ville. Un soir, elles poussèrent les choses plus loin : ayant attendu le départ du patron, elles l'attirèrent dans le sous-sol du magasin, s'emparèrent de lui et lui mirent le sexe à nu. Le pauvre garçon parvint à les repousser et à leur échapper. Mais il n'en avait pas moins subi un terrible

choc, dont un de ses amis de l'époque, G. Neville — le seul d'ailleurs à qui il racontera plus tard cet incident — dira qu'il avait même ébranlé sa santé, et qu'il était à l'origine de la pneumonie qui le frappa quelques semaines plus tard. Il est probable, par ailleurs, que cette brutale initiation sexuelle, cette sorte de viol, aura pendant des années une influence sur l'attitude fort cynique que Lawrence adoptera vis-à-vis des femmes. [73]

\*  
\* \*

Le jeune Bert devait faire, presque au même moment, une autre expérience, tout aussi importante pour lui : sa première rencontre avec la mort. Au cours du mois d'octobre, Ernest, son brillant aîné, mourait quasi subitement. Fiancé depuis quelques semaines avec une jolie Londonienne, il venait de rompre ses fiançailles, qui ne plaisaient pas à sa mère, et était venu passer quelques jours auprès de celle-ci à Eastwood. Était-il déprimé par son échec amoureux ou surmené par le travail ? Quoi qu'il en soit, rentré à Londres, il avait été soudainement frappé de pneumonie. Appelée par télégramme, sa mère arriva trop tard : il était déjà dans le coma, et mourut sans l'avoir reconnue. Effondrée, la pauvre Lydia ramena son corps à Eastwood où, après avoir été exposé dans la belle chambre aux meubles d'acajou, il fut inhumé.

Pour la mère de Lawrence, qui avait mis tous ses espoirs dans ce fils et avait applaudi à ses premiers succès, ce fut un coup terrible, presque insurmontable. Après les funérailles, elle demeura prostrée pendant de longs jours. Elle, toujours si active, demeurait à présent assise dans son rocking-chair, le regard fixe, songeant douloureusement à son fils disparu. Se reprochait-elle d'avoir, par ambition, trop exigé de lui ? Elle semblait en tout cas ne plus voir personne, même pas son fils cadet, et quand celui-ci tentait de la consoler ou manifestait son chagrin, elle le repoussait.

Mais, quelques semaines plus tard, elle fut brusquement tirée de la prostration qui la paralysait. Une nuit d'hiver, peu avant Noël, Bert rentra de Nottingham, grelottant

de fièvre, frappé, comme son aîné, d'une pneumonie. La crainte de le perdre, lui aussi, fit alors comprendre à sa mère, en un éclair, qu'elle aimait autant, sinon plus que son aîné, ce cadet, dont elle avait dit un jour elle-même à Mme Chambers « qu'il lui avait toujours été plus cher que n'importe lequel des autres ». Elle le soigna donc pendant des semaines, avec un dévouement jaloux et passionné. Tout en se sauvant elle-même de la neurasthénie, elle parvint à l'arracher à la mort. Quand Bert fut enfin hors de danger, l'intimité entre sa mère et lui s'était rétablie, plus forte que jamais.

Après cette chaude alerte, il n'était plus question pour Lawrence de reprendre le chemin de la fabrique de Nottingham. Le médecin d'ailleurs lui ordonna six mois de repos, qu'il passa chez lui. Cette longue convalescence devait encore le rapprocher de sa mère. Ils ne se quittaient plus, et un jour qu'il était assis, à côté d'elle au jardin, dans l'aigre petit soleil de mars, il sentit, selon ses propres mots, qu'« une parfaite intimité les liait l'un à l'autre ».

Mais ses amis des *Haggs* n'étaient pas oubliés pour autant. Pendant sa maladie, Bert avait gardé le contact avec eux, grâce au père Chambers qui, chaque matin, faisait sa tournée dans Eastwood avec sa charrette de lait. Un jour de printemps, enfin, celui-ci prit le jeune homme dans sa carriole et le ramena à la ferme. Il y fut reçu comme l'enfant de la maison, et même les frères de Jessie, qui s'étaient jusqu'alors montrés un peu rudes avec lui, lui firent de grandes démonstrations d'affection. Quant à Bert lui-même, ce retour aux *Haggs* le rendit tellement heureux que, des années plus tard, il se souviendra encore du moindre détail de cette journée. Il évoquera les « haies bourgeonnantes d'un éclatant vert-de-gris » et les merles siffleurs rencontrés en cours de route, la vieille cuisine avec son sac en guise de paillason et son petit recoin sous les marches de l'escalier. Mais il se rappellera surtout Jessie, tout embellie, « sa chaude carnation, sa gravité, ses yeux... »

A cette époque, cependant, bien qu'il eût déjà remarqué la jeune fille, il n'était pas encore amoureux d'elle. C'était toute la famille des *Haggs* — les « Haggites », comme il les appelait — qu'il aimait et il s'intéressait presque plus

aux parents et aux deux fils aînés qu'à Jessie. Il ne se sentait pleinement renaître que chez les Chambers, et comme on l'avait invité à revenir autant qu'il le voulait, il ne s'en fit pas faute. Il revint même si souvent à la ferme, qu'il éveilla la jalousie de sa mère, qui lui dit un jour avec colère qu'il ferait mieux d'empaqueter ses affaires et d'aller s'installer à demeure aux *Haggs*. [87]

Cette idylle avec les Chambers fut interrompue en été par un séjour de un mois que Bert fit au bord de la mer, à Skegness. Une de ses tantes maternelles, qui y tenait une pension de famille « sélect », le prit chez elle. Ce fut un enchantement pour cet adolescent, qui ne l'avait jamais vue, que de découvrir la mer, et il écrivit des lettres enthousiastes à ses amis les « Haggistes ». Il leur envoya aussi de nombreux croquis, car si, à cette époque, il n'écrivait pas encore, il dessinait beaucoup, et dans ses rêves d'avenir se voyait devenir peintre plutôt qu'écrivain.

A son retour à Eastwood, sa vie fut de nouveau centrée sur les *Haggs*. Il y passait des journées entières, s'y livrant allégrement à tous les travaux de la ferme qui n'étaient pas trop lourds pour lui. Il apprit à traire les vaches et, au moment de la fenaison, accompagna M. Chambers et ses fils dans les prés. Ceux-ci étaient situés assez loin de la ferme : on amenait un panier à provisions, et la présence de Bert transformait le travail en partie de plaisir et en pique-nique. Car le charme et la vitalité de Lawrence agissaient sur tous, au point que Mme Chambers, qu'il aidait souvent aux travaux du ménage, déclarait qu'elle « aimerait être à côté de Bert au paradis ».

Ce charme, on le devine sans peine, agissait surtout sur la petite Jessie. Effacée, studieuse, « ne s'intéressant, dit Ada, ni aux nouvelles robes, ni aux amourettes » et habituée à être rabrouée par ses frères, la gamine s'émerveillait de découvrir un garçon qui avait des attentions pour elle, et partageait son goût pour les idées et la lecture. Lawrence qui, sa longue convalescence aidant, découvrait le monde des livres et s'y jetait avec le furieux appétit d'un écrivain né, se mit à partager ses lectures avec elle. Ils tombèrent bientôt tous les deux, selon les mots de Jessie, dans « une sorte d'orgie de lectures ». [81]

En écrivant une vie de D. H. Lawrence, Daniel Gillès a reconstitué l'atmosphère qui entoura l'extraordinaire transformation des mœurs anglaises entre les deux guerres. Le petit instituteur, fils d'un mineur des Midlands qui n'avait connu que la brume et la misère de son pays natal, se trouva par le simple fait d'un talent immédiatement remarqué, transporté dans l'univers le plus intelligent de l'époque, le plus progressiste, comme on dit maintenant, et qui comprenait Aldous Huxley, Virginia Woolf, Katherine Mansfield et bien d'autres. Lawrence devait découvrir la Méditerranée, le soleil, l'esprit latin. De cette fécondation comme de son voyage au Mexique naquit la série d'œuvres désormais classiques comme *le Serpent à plumes*, *Amants et fils* et *l'Amant de Lady Chatterley*. Mais une telle puissance créatrice devait miner celui qui n'était attelé à sa tâche d'écrivain et de peintre sans se ménager et David Lawrence devait mourir prématurément entre les bras d'Huxley qui devait s'éteindre à son tour trente ans plus tard.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

